LETTRES
SUR
LES ANGLOIS
ET LES
FRANÇOIS.
ET
SUR LES VOIAGES.

M. DCC. XXV.

Ce petit livret (facsimilé) est un signe de cordiale bienvenue aux membres de l'Association des Physiologistes de Langue Française, réunis dans notre ville de Berne pour leur XXIX^e^ assemblée.

L'auteur anonyme de ces lettres,

BEAT-LOUIS DE MURALT

(1665—1749)

fut un jeune officier engagé au service de la France, comme le voulait la coutume bernoise de l'époque. Son service terminé, il entreprit de grands voyages et en écrivit la relation dans ces „Lettres", que des influences piétistes l'incitèrent ensuite à brûler. C'est en 1725 enfin qu'il se décida à les publier. Les „Lettres" firent sensation en Europe et eurent une grande influence sur le jeune J.-J. Rousseau.

Je prie nos hôtes de bien vouloir accepter ce petit souvenir historique de la culture bernoise en signe d'amitié, même si l'auteur du XVIII^e siècle s'exprime parfois avec moins d'aménité que nous souhaitons le faire aujourd'hui!

Alexandre de Muralt

LETTRES
SUR
LES ANGLOIS
ET LES
FRANÇOIS.
ET
SUR LES VOIAGES.

M. DCC. XXV.

LETTRE
D'UN AMI DE L'AUTEUR
AU LIBRAIRE,
CONTENANT
L'HISTOIRE DE CES LETTRES.

EN vous envoiant ces Lettres pour les rendre publiques, il me paroit néceſſaire, Monſieur, d'y ajouter quelques éclairciſſemens qui regardent la Perſonne de l'Auteur, & la

Deſtinée que cet Ouvrage a eu dès ſa naiſſance; Je vous prie de les placer à la tête du Livre.

L'Auteur de ces Lettres eſt un Gentilhomme Suiſſe, que l'on ne nomme pas ici, par la raiſon que cet Ouvrage n'eſt pas celui par lequel il lui convient d'être connu. Il les écrivit il y a près de 30. ans, ce qui ſeroit peu néceſſaire de remarquer, n'étoit que quelques Uſages qui s'y trouvent raportez, pourroient bien avoir changé depuis ce tems-là. Dans la ſuite l'Auteur ſe trouva peu

à

à peu si fort pénétré de la Vanité des choſes du Monde, qu'il prit le parti de le quitter, & de vivre dans la Retraite. Les Sentimens qu'il prit en même tems ſur le Culte extérieur, à l'occaſion des Abus qui y regnent, l'aiant porté à le quitter auſſi, le Magiſtrat le bannit du Païs, & il ſe retira dans les Païs étrangers, où il a continué, & continuë encore, la Vie retirée qu'il a embraſſée. Cette Route le conduiſit bientôt dans les Sentiers étroits, qui demeurent inconnus à ceux qui n'y marchent pas,

& dans toutes ſortes de Renoncemens à ſes Panchans les plus chers. Cet Ouvrage, aimé aparemment de ſon Auteur, comme les Ouvrages le ſont d'ordinaire, a été de ce nombre. Par un mouvement de Conſcience, il ramaſſa toutes les Copies qu'il en put trouver, & les brûla avec l'Original qu'il avoit entre ſes mains. Cependant, & nonobſtant tous les Soins qu'il prit, quelques unes des Copies ont échapé à ſes Recherches, & ont été conſervées à ſon inſçû. Il eſt même arrivé qu'une de ces Let-

tres

tres a été imprimée depuis peu en Hollande, avec avis que d'autres le ſeroient bientôt. Cette Circonſtance, jointe à celle de pluſieurs Lettres contrefaites, qui couroient ſous le Nom de l'Auteur, a donné lieu à quelques-uns de ſes Amis de ramaſſer de ce Débris, ce qui pouvoit s'en trouver encore, & d'ajuſter le tout enſemble dans la meilleure forme qu'il leur ſeroit poſſible. Leurs Soins ont ſi bien réüſſi, que peu à peu elles ſe ſont retrouvées, quoi-que pour la plûpart, pleines de fautes de tou-

tes eſpèces ; Réjouïs de leur Aquiſition, ils ont crû qu'elles leur apartenoient en propre, comme un Bien abandonné de ſon Maître, & ſans deſavoüer le Sacrifice que l'Auteur en a fait, qu'ils enviſagent comme l'Effet d'une Conſcience très délicate, & qui au fond ne diminuë en rien le Prix de l'Ouvrage ; ils les ont jugés dignes d'être renduës publiques, & ont réſolu de les faire imprimer. Ils ont communiqué leur Deſſein à l'Auteur, & deux Années de Sollicitations qu'ils lui ont faites en vain, pour

pour le porter à les revoir, leur ont assez prouvé qu'il se conduit par de tout autres Principes, que ceux que les hommes ont d'ordinaire. Enfin, il s'est trouvé dans la Liberté de les revoir, & de les retoucher. Les Lettres sur les Anglois aiant moins souffert que les autres entre les mains des Copistes, se sont conservées à peu près telles qu'elles furent composées d'abord. Celles sur les François, se sont trouvées en si mauvais état & si mutilées, qu'elles étoient presque méconnoissables; elles

avoient

avoient même besoin d'être remplacées en une infinité d'endroits, qui se trouvoient perdus. L'Auteur, quoi-que dans une situation d'esprit fort differente de celle où il étoit lors-qu'il les écrivit, a crû, de même que ses Amis, qu'il faloit laisser l'Ouvrage dans le fond tel qu'il avoit été composé, & n'y faire que les Corrections les plus nécessaires, pour en rendre, comme il disoit, la lecture moins inutile. Mais la Matiére une fois entamée, l'a mené plus loin qu'il ne croioit aller, & lui a donné lieu de for-

former un nouveau Deſſein, où il entre peut-être plus de Sérieux qu'il n'en paroit d'abord. Le Stile plus négligé, & les Penſées d'un plus grand poids, marquent aſſez la Difference des deux Périodes de cet Ouvrage, & prouveront, ſans doute, aux Connoiſſeurs, qu'il n'a rien perdu d'avoir été brûlé. Tel qu'il eſt nous le préſentons au Public, ſans craindre de nous attirer le blâme d'avoir augmenté le nombre prodigieux des Livres inutiles. Au reſte, on eſt perſuadé que le Lecteur trouvera, que ſi la

Pro-

Providence eſt intervenuë pour faire brûler ces Lettres, elle n'a pas eu moins de part à leur conſervation ; & l'on eſpere que le Public ſaura quelque gré aux Perſonnes qui les lui préſentent, par l'Edition qu'ils en procurent. Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRES SUR LES FRANÇOIS.

Lettre Premiere.

LE plaiſir que j'ai eu à vous écrire des Lettres d'Angleterre, & celui que vous dites, Monſieur, qu'elles vous ont fait, me mettent en goût de vous en écrire de France, & ſur le ſujet de la Nation Françoiſe. Il y a là auſſi dequoi me ſervir d'excuſe, s'il en faut, ſur une entrepriſe auſſi hardie à un homme groſſier, à un *Suiſſe* : ce ſera, comme ſi je m'étois exercé & dégourdi l'Eſprit ſur une autre Nation, avant que d'en venir aux François. Et quant au re-

reproche qu'on pourroit me faire, d'oſer caractériſer des Nations, ſans m'éfraier des Caractères particuliers des hommes qui les compoſent, je dirai que c'eſt encore là une choſe moins hardie qu'elle ne le paroit d'abord. Les hommes changent & different les uns des autres; mais la difference qu'il y a entre eux ne va pas juſques à alterer le Caractère de la Nation; elle ne fait qu'y mettre de la diverſité. Je dois ſeulement vous avertir, que lors que je parle de décrire la Nation Françoiſe, j'entens par là la principale partie des gens qui la compoſent; & que j'en excepte les perſonnes de mérite; ils ſont au deſſus du Caractère de leur Nation, & on leur doit un Article à part. J'excepte auſſi ces autres perſonnes ſinguliéres que leur temperamment, ou des circonſtances particulieres, ont éloignées du train géneral, & ce n'eſt que de la Multitude que je parle: de ceux chez qui

qui le François prévaut sur l'Homme, ou, si vous aimez mieux, chez qui l'Homme est François : c'est là ce que j'apelle la Nation Françoise.

Les François, plus qu'aucune Nation que je connoisse, presentent le beau côté & préviennent à leur avantage ; c'est par là, par ce qui paroit d'abord en eux, qu'il faut commencer à vous les faire connoitre. Ils sont d'un accès aisé & libre, ils sont civils, obligeans, empressez ; ils paroissent sincéres, ouverts & pleins d'affection ; ils font plaisir & ils le font promptement & de bonne grace. A tous égards les François semblent être faits pour la Societé ; ils aiment les Hommes, & par là déja ils méritent d'en être aimez. Mais d'ordinaire ils ne sont pas contens des Sentimens d'Amitié qu'ils inspirent ; ils veulent être aplaudis & admirez, & de nous autres Etrangers particulierement. Ils nous regar-

gardent presque comme faits pour cela, & comme les admirant d'avance; & il faut avouër qu'en cela ils ne se trompent pas entiérement, & que la plus-part des Etrangers sont faits comme ils les supoſent. Ce qu'ils veulent sur tout que nous admirions en eux, c'est l'Esprit, la Vivacité, la Politesse, les Manieres. Il font de ces choſes là le principal mérite de l'Homme, & pretendent se distinguer par là de tout le reste du monde; en effet le Caractère François, par sa Vivacité & par la bonne Opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, se trouve distingué du Caractère de toutes les Nations. Toutes, à la vérité, ont de la Préſomption, & l'Amour propre est tellement répandu parmi les hommes, que les Peuples en géneral, aussi bien que les particuliers, ont chacun le leur, & se rendent ridicules par la Préference qu'il pretendent avoir les uns sur les autres. Mais cet Amour pro-

propre des Peuples varie par ſon objet ; les uns s'eſtiment par un endroit, & les autres par un autre, & c'eſt en partie ce qui fait leurs diférens Caractères. La Vivacité & le gré que les François s'en ſçavent, eſt principalement ce qui marque le leur.

Mais cette Vivacité, ce Caractère ſi marqué du François, a le ſort ordinaire des Caractères équivoques & dont le prix dépend de l'Opinion: S'il y a des gens qui en ſont charmez & qui font des François la premiere Nation de l'Univers, il s'en trouve d'autres qui n'eſtiment pas cette Vivacité & à qui elle déplait. Ils prétendent que, géneralement & pour l'ordinaire, les hommes doivent avoir du Sang-froid & de la Simplicité, comme, generalement & pour l'ordinaire, on marche le pas, & ils diſent, qu'une Natiou vive & qui ne parle qu'Eſprit, eſt admirable, à peu près comme le ſeroit

une

une Nation qui ne ſe remuëroit qu'en dançant. Ils ſoutiennent que c'eſt le Bon-ſens, que ce ſont les qualitez du Cœur qui ſont l'eſſentiel de l'Homme & nous lient les uns aux autres, & que cet Eſprit vif qu'on préfere au Bon-ſens & aux ſentimens du Cœur, pourroit bien n'être pas tout ce qu'on le croit. Ils remarquent, diſent-ils, que la plus-part des gens qui ſe laiſſent prévenir par là, admirent moins les François, & s'en accommodent moins, à meſure qu'ils les connoiſſent davantage, & qu'ils percent ce vernis, qui d'abord éblouït & fait plaiſir; & en cela ils pourroient bien avoir raiſon. Peut-être même que ce ſont ces belles Apparences mal ſoutenuës, qui donnent lieu enſuite à bien des gens à eſtimer les François moins qu'ils ne valent en effet, & inſpirent de l'averſion & du mépris pour eux: Nous haïſſons volontiers ceux qui nous ont im-

posé, & un peu de haine suffit pour ne pas juger équitablement. Quoi qu'il en soit, & sans être prévenu pour ou contre les François, pour peu qu'on les connoisse on s'aperçoit aisément, qu'en estimant si fort l'Esprit, les Manieres, l'Extérieur, ils négligent le Solide, qu'ils s'attachent à la Bagatelle, & que, generalement parlant, ils ne connoissent guere le Prix des choses.

Il paroit même que les François, pour ne pas assez cultiver le Bon-sens & n'en pas faire assez de cas, sont sujets à le méconnoitre: Lors qu'il ne se trouve pas accompagné d'Expressions & de Manieres qui le relévent, il leur arrive de s'y tromper, jusqu'à le prendre pour une espece de Stupidité. On a vû de leurs gens d'Esprit embarrassez du Bon-sens & du Sang-froid d'un Etranger, sans qu'ils pussent comprendre la cause de leur embarras. Ils doivent l'être sur tout lors qu'il arri-

arrive qu'un Homme de mérite & qui eſt reconnu pour tel, ne fait paroitre que peu d'Eſprit; je m'imagine que ceux qui remarquent ce défaut en lui, n'en parlent à leurs amis qu'à l'oreille, comme d'une choſe qui demande le ſecret. Une autre ſuite du peu d'attachement qu'ils ont pour le Bon-ſens & pour le Solide, & du trop de cas qu'ils font de la vivacité d'Eſprit & de l'Extérieur, c'eſt qu'ils ſont avides de Réputation & que la plus-part y raportent le Mérite comme à ſa derniere fin. Auſſi recherchent-ils ſur tout le Mérite qui fait de l'éclat, ou plûtôt, ils recherchent l'Eclat qu'ils ſuppoſent attaché au mérite. Pour cette autre ſorte de Mérite, qui conſiſte à renoncer aux Chiméres & aux grands Deſſeins, & à mener une vie ſimple & tranquille, le Mérite qui trouve ſa recompenſe en ſoi-même & ſe ſuffit, ils ſont tentez de le regarder comme une belle idée qui n'eſt en

ſa place que dans un Livre, & le nom de *Philoſophe*, c'eſt-à-dire, d'un homme qui voudroit mettre ſes idées en pratique, eſt chez eux une eſpèce d'injure. Auſſi trouve-t-on dans leur Caractère ce qui eſt parfaitement le contraire du Philoſophe : ils ſe repaiſſent aiſément d'Aparence ; ils préferent le plaiſir de paroitre à celui d'être réellement, ſi on peut parler ainſi ſans trop philoſopher, & en pluſieurs choſes on remarque, qu'ils font conſiſter leur Bonheur à être crûs heureux : ils aiment mieux ſe montrer bien vêtus que ſe bien nourrir, faire de la dépenſe & paſſer pour riches, au haſard même de diſſiper leurs richeſſes, ou de les riſquer, que de les conſerver & d'en jouïr avec modération, ſans paroitre riches. Ceux qui réuſſiſſent dans les entrepriſes ſur les Femmes, ou qui paſſent pour y réuſſir, & à qui, pour les encourager davantage, on donne le nom

envié d'*Hommes à bonnes fortunes*, avouënt, qu'ils aiment mieux qu'on les croie favoriſez ſans l'être, que de l'être ſans qu'on le croie. En France, ces Mrs. font un corps conſiderable par leur nombre: tout Homme bien fait eſt cenſé en être, ainſi, quand je les cite, je prouve plus qu'il ne paroit d'abord.

Ici comme ailleurs, & peut-être plus generalement qu'ailleurs, on eſt entêté de Qualité; & quoi que les François n'aient pas l'exactitude des Allemands pour fournir tant & tant de preuves de Nobleſſe, ils ne laiſſent pas d'être pleins de leurs Titres, qu'ils croient quelque choſe de bien réel. Le Peuple le croit de même, & eſſuïe ſans peine des Dédains qu'il prend pour la ſuite d'une ſubordination bien fondée. Ces Mrs. pouſſent cela ſi loin, que même dans l'extrême pauvreté, où ſe trouvent reduits un grand nombre d'entre eux, ils s'opiniatrent à ne

vouloir se soulager, ni par le Travail, ni par le Commerce. Pour toute ressource ils ont la Guerre, le Mariage & la Cour; du reste ils regardent l'Oisiveté comme leur plus beau privilége, & comme la distinction la plus essentielle entre eux & le Bourgeois, avec qui, si cela se pouvoit, ils voudroient n'avoir rien de commun. Une autre distinction dont le François est avide, c'est l'Autorité, le Commandement: il achete chérement un Emploi qui lui donne lieu de se contenter là-dessus; qu'importe qu'il s'endette, qu'il se ruïne; il s'est mis au dessus de ceux qui étoient ses égaux, il a paru avec Eclat dans le Monde; qu'y peut-on faire davantage? Comme le gout de la Nation est tourné du côté de ces Emplois, le nombre n'en peut être que grand, & souvent on en crée d'autres pour l'augmenter. Mais si les Officiers de Justice sont en grand nombre en France

ce

ce, les gens qui leur donnent lieu d'exercer leurs offices, & qui se ruinent en Procés, le sont au delà de tout ce qu'on peut dire: Les Francois sont sans contredit la Nation du monde où il y a le plus de Plaideurs. Quand on les envisage par cette double folie, on se souvient des deux personnages ridicules d'une de leurs Comedies, & on est tenté de faire une aplication plus generale du vers qui les caractèrise:

L'un veut plaider toûjours, l'autre toûjours juger.

Les François sont peu sensibles à la Liberté: non contens de dépendre du Prince en tout ce qu'on peut se laisser ôter, ils se soumettent à lui, même pour le Goût, pour ce que les hommes ont de plus indépendant & dont il semble qu'ils puissent le moins disposer: un mot qui lui échape, une parole dite au hazard, est relevée & devient une décision, qui met le Prix aux hommes

&

& aux choſes. Ce que le Prince leur laiſſe de Liberté, ils le ſacrifient à la Coutume, dont ils ſont eſclaves. Ils font de la Coutume la Reine du Païs, la grande Reine, pas moins que de leur Roi, le grand Roi. *Cela ſe fait! Cela ne ſe fait pas!* leur ſont des raiſons ſacrées pour aprouver ou pour condamner une choſe; & une action hardie, en France, c'eſt lors qu'un homme ſoutient une Démarche dont on lui dit: *Cela ne ſe fait pas!* s'il oſe ſe revolter en quelque maniere contre la Nation, en repliquant: *Cela ſe fait, puiſque je le fais:* Il eſt vrai néanmoins qu'il y a une *Liberté Françoiſe*, & il n'eſt pas que vous n'ayez entendu prononcer ce mot, qu'on repete & qu'on fait ſonner haut dans les païs étrangers. Cette Liberté conſiſte, à oſer ſe diſpenſer de certaines Loix de leur Politeſſe, & à ne ſe pas gêner plus qu'on ne le trouve à propos: à oſer

ſe

ſe pancher dans ſon Fauteuil quand on eſt las de s'y tenir droit, à demander à boire & à manger en tout tems chez les perſonnes que l'on connoit, à dire que le vin n'eſt pas bon, lors qu'on ne le trouve pas bon, & en d'autres choſes de cette importance. S'il y a dequoi rire que ce ſoit là la Liberté d'une Nation, il y a ſans doute dequoi rire davantage de voir des Nations où cette Liberté ne ſe trouve pas.

On obſerve ici, dans tous les petits Devoirs de la vie, une très grande exactitude : on s'informe avec ſoin de la ſanté d'une perſonne, enſuite d'une très petite fatigue qu'elle aura eſſuiée, & un point de leur civilité conſiſte à lui faire faire compliment là-deſſus. Un Homme de bien ne rend pas plus ſcrupuleuſement un dépôt qu'on lui a confié, qu'un François rend uue viſite qu'on lui a faite. En faire & en recevoir eſt une de leurs grandes occupations,

& c'eſt à cela qu'ils croient le Tems bien emploié ; la vie qu'on paſſe en Compagnie leur paroit une vie paſſée agréablement & dans l'ordre. L'Homme eſt fait, diſent ils, pour la Societé ; & cette Societé, ils la forment tous les jours de la vie ; & la font conſiſter dans des Compagnies grandes ou petites, où reciproquement ils ſe donnent lieu d'être Hommes. Ils ſont tentez d'apeller *Hibou*, ou *Philoſophe*, toute perſonne qui témoigne quelque penchant pour la Solitude, ne pouvant pas comprendre qu'il ſoit poſſible qu'on ne prenne plaiſir à des Converſations où ſe diſent des choſes polies & obligeantes. Avec cela ils aportent une attention continuelle à placer mille petites Manieres recherchées ; qui ſe ſont renduës comme naturelles par l'Habitude, & par où ils pretendent plaire. Tout cela enſemble fait ce qu'ils apellent du nom magnifique de *Sçavoir*

voir vivre, & qu'ils ont raiſon d'apeller ainſi, puis qu'ils en font leur grande affaire & qu'ils ſemblent ne vivre que pour cela.

Des gens faits de la ſorte ne ſçauroient manquer de faire cas de la vie de la Cour, & de la préferer à tout autre genre de vie; c'eſt là encore une particularité qui entre dans le Caractère des François. Ils ſont Courtiſans d'inclination, &, pour ainſi dire, de naiſſance: ils ſe plaiſent à obéïr, & à dominer; ils admirent facilement, & un peu d'Extérieur ſuffit pour les occuper; ils ne ſongent qu'à impoſer & à paſſer pour heureux, & ils ſe laiſſent impoſer à leur tour, ſe trouvant heureux lors qu'ils paſſent pour l'être. Ces riches diſpoſitions ſont encore fortifiées par la forme du Gouvernement, qui eſt tel en France, que tout ſe raporte à la Cour & que tout en dépend. Ainſi l'Inclination & l'Interêt, deux puiſſants

motifs, concourent ici à faire choisir ce genre de vie à un grand nombre de gens & à les y faire réussir. S'il arrive à un homme de la Cour, à un Grand, de déplaire au Roi, & que le Roi lui ordonne de se retirer, c'est-à-dire, d'aller vivre sur ses Terres, sur ces mêmes Terres qu'il a pris soin d'embellir & dont il a rendu le sejour délicieux; c'est un Exil qu'il ne sçauroit suporter: dès qu'il se voit maitre de soi-même il languit, le Loisir & la Liberté le rendent malheureux. Le *Comte de Bussi*, fameux par ses Ecrits, peut servir de preuve à ce que je dis: Quelques Historiettes écrites malignement, le firent bannir de la Cour, & quoi qu'il semble qu'un Ecrivain ne doive pas craindre la Retraite, celui-ci ne s'en accommoda pas; il ne sçût plus écrire que pour tâcher d'en sortir. On a ses Lettres écrites au Roi; eh! quelles soumissions, quels efforts pour rentrer

trer en grace, n'y voit on pas? Ce Courtisan, inconsolable de ne pouvoir réussir dans son dessein, s'avisa sur la fin de sa vie de se jetter sur la Morale. Il en composa un petit Traité, où, après avoir montré, par plusieurs exemples, que les grands Hommes sont le plus souvent malheureux, & que la Providence se sert de toutes sortes de traverses pour leur faire sentir la vanité des choses de ce monde, il se met enfin lui-même sur les rangs & fait l'Histoire de sa vie: il tire sa Grandeur des Emplois qu'il a eus dans l'Armée du Roi, c'est-à-dire, de plusieurs années de Service, & il compte pour son malheur son banissement de la Cour, c'est-à-dire, plusieurs années de Liberté. Voilà le François, fait pour la Societé & pour vivre avec les Grands, mais qui est inquiet & ne sçauroit vivre avec soi-même; & je ne veux d'autre preuve du peu de valeur de cet

Es-

Esprit, de cette Politesse & de ces Manieres dont ils font tant de cas: Toutes ces choses n'ont leur usage, ou leur agrément, que dans le Commerce, dont ils nous font dépendre, & tout homme qui n'a pas d'autres qualitez, comme le plus souvent ceux qui s'y apliquent n'en ont pas d'autres, est comme perdu quand il est seul; il se trouve abandonné de soi-même, dès qu'il est abandonné des autres.

Mais ce n'est pas seulement la Noblesse qui s'attache ici à la Cour, & qui préfere ce genre de vie à tous les autres; on peut dire que generalement, & en quelque profession que ce soit, les François ont la passion de faire fortune, & qu'ils y réussissent mieux que d'autres: Dans ce dessein ils parcourent toutes les Nations, ils trouvent moïen d'avoir entrée dans toutes les maisons, & joüent toutes sortes de personnages. Les petites gens mêmes,

mêmes, ceux qui ailleurs se contentent d'avoir dequoi vivre, sont possédez ici de la manie de s'agrandir; & quelqu un a remarqué assez plaisamment, que c'est la France qui fournit l'Europe de Valets de chambre & de Cuisiniers, emplois qui font la fortune du Peuple. Les Gouverneurs de jeunes gens, les Maitres à danser, les Maitres d'armes, les Ingenieurs, presque par-tout sont des François, & si on cherche des gens qui veuillent se charger de quelque autre Emploi, peut-être que par-tout il s'en trouvera de cette Nation prêts à s'en charger. Pour connoitre les François, il n'y a qu'à examiner le mélange de bonnes & de mauvaises qualitez qui fait réussir à faire fortune; c'est celui qui forme leur Caractere: Je pense qu'il y faut principalement de la Souplesse, de la Hardiesse, de l'Empressement, & qu'on ne trouve rien ni au dessus ni au dessous de soi. Ce

ſont là en effet les talents des François, & c'eſt par où ils laiſſent bien loin derriere eux les Avanturiers des autres Nations, lorſqu'ils en ont pour concurrens. Toûjours empreſſez pour de petites choſes, qui leur paroiſſent grandes, ils ſe croient dignement occupez, & ne ſe déſabuſent guere d'une bagatelle que par une autre bagatelle. Sans faire tort à cette Nation, on peut dire d'elle que c'eſt où la Bagatelle régne, & où on lui fait honneur plus que nulle part ailleurs. En échange, les François peuvent ſe vanter d'avoir porté, en bien des choſes, la Bagatelle à ſa perfection, & de ſurpaſſer à cet égard tout le reſte du monde.

Je reviens à ce qui fait leur principal Caractère, à l'Eſprit, au Brillant des François, ou plûtôt, il faut vous dire plus préciſement quel eſt l'effet que l'avantage de briller fait ſur eux, puis que par là ils ne ſont pas

pas moins caractèriſez & diſtinguez des autres Peuples que par l'Eſprit même. Quand je vous dis que ſur ce pied là les François ſe croient les premieres gens de l'Univers, faits pour être admirez, vous croiez peut-être que c'eſt ſur ce qu'il doit ſe trouver plus de gens d'Eſprit parmi eux que parmi les autres Peuples. Non, Monſieur, ce n'eſt pas cela. Les François en géneral ſont les gens d'Eſprit, la Nation qui brille, & les beaux Eſprits parmi eux n'ont que l'avantage d'être les premiers parmi leurs ſemblables. Je vous entens, direz-vous, les Nations ont de l'avantage les unes ſur les autres par le plus & le moins, & ſe diſtinguent par là. Celui des François conſiſte à avoir plus d'Eſprit, comme celui des Anglois à avoir plus de Bon-ſens, & comme d'autres Nations ont d'autres avantages. Non, Monſieur, vous n'y êtes pas encore. Les François n'ont

pas seulement plus d'Esprit que les autres Peuples ; ils ont de l'Esprit & les autres n'en ont pas. Comme les Grecs se distinguoient autrefois de tous les Peuples de la Terre, non pas du plus au moins, mais du tout au tout, & qu'ils regardoient ces autres Peuples comme des Barbares, les François se distinguent aujourd'hui du reste des hommes ; ce sont les Grecs de nos tems, & les autres Nations leur servent de Proverbes. S'il arrive que d'autres hommes aient de l'Esprit, & que le fait soit bien averé, c'est qu'enfin il n'est pas impossible que dans le Monde il y ait des hommes qui ressemblent aux François. Leur droit sur l'Esprit, comme sur une chose qui leur apartient en propre, est si bien établi chez eux, que je suis persuadé, que le François qui s'en fait le moins acroire, & qui n'a nulle opinion de soi, par raport à d'autres François, n'hésitera point en matiére

tére d'Eſprit de ſe mettre au deſſus de tout Etranger, & que tout ce qu'il croit nous devoir là-deſſus, c'eſt de s'obſerver, pour ne nous pas humilier mal à propos, pour ne pas traiter un Allemand, comme s'il avoit dépendu de lui d'être un François. Ils étendent cet Acte de juſtice juſqu'à nous accorder le Bonſens, qu'ils tiennent être de tout Païs, & qu'ils nous laiſſent comme le reſte de l'Eſprit, comme ce qui en eſt la Lie, mais que cependant ils croient ſuffiſant pour exempter de mépris les hommes qui en ont. Voilà, Monſieur, ſur quel pied nous ne ſommes pas mépriſez des François, de ceux d'entre eux qui ſe font honneur de leur Nation & qui donnent quelque attention au reſte des hommes, pour faire des Comparaiſons & avoir le plaiſir de jouïr de la Prérogative dont ils ſont en poſſeſſion. Mais, quand même ils s'éleveroient entiérement au deſſus

de nous ; quand ils passeroient jusques à nous mépriser, comme la chose pourroit arriver quelquefois, nous aurions tort de nous en formaliser & de les rendre responsables d'une Supériorité établie generalement parmi eux, & qu'ils ont même reçuë de leurs Peres. Peu d'entre eux trouvent les occasions d'y renoncer, & il n'y en a sans doute pas beaucoup qui soient en état de profiter des occasions qui s'offrent. Laissons-les être François dans toute l'étenduë de leur Caractère, & tirons-en parti, en riant de l'Opinion & de tout ce qu'elle établit parmi les hommes. En conséquence d'un partage qui donne l'Esprit aux uns & laisse le Bon-sens aux autres, il doit être permis aux gens d'Esprit de s'élever aux dessus des gens sensez & d'en faire des plaisanteries, & il doit être deffendu à ceux-ci de le trouver mauvais. Il sera permis aussi aux gens qui

qui ont du Bon-ſens de s'en ſervir pour examiner les Mœurs & les Manieres des autres & d'y mettre le prix. Je vous embraſſe, Monſieur, de très bon cœur.

S0-CBV-445